

MANAGEMENT ET FINANCES	CONCOURS N° 1	Session : 10 mai 2023
<p align="center"><b><u>ÉPREUVE DE SYNTHÈSE DE DOCUMENTS</u></b></p> <p align="center">Durée : 2h 30 mn</p>		

### Consignes à l'attention du candidat :

Cette épreuve vous permet de dégager des problématiques communes aux textes, afin de **rendre compte de leurs enjeux essentiels**. Pour la maîtrise du temps, veuillez prendre en compte, si cela vous agrée, les indications ci-dessous suggérées :

- Lecture du sujet : 10 mn
- Lecture rapide des textes : 15 mn
- Lecture approfondie des textes : 50 mn
- Elaboration du plan : 15 mn
- Rédaction de la synthèse : 55 mn
- Relecture de la note de synthèse : 5 mn

A partir du dossier qui vous est soumis, vous rédigerez une note de synthèse, **titrée** par vos soins, en vous **abstenant d'énoncer tout jugement personnel, toute citation ou toute paraphrase**. Les idées seront attribuées à leurs auteurs respectifs, que vous désignerez nommément.

Votre note comportera **300 mots**, avec une marge tolérable de 25 mots en plus ou en moins. Le titre de la note de synthèse ne sera pas comptabilisé (c'est un élément paratextuel) ; par contre, les références aux textes ou aux auteurs seront bel et bien comptés. Vous prendrez soin d'indiquer le **nombre de mots utilisés à la fin** de votre travail. Dans le texte de votre note de synthèse, insérez **deux barres obliques (//)** après tous les 50 mots, lesquelles seront **répercutées à la marge** pour vérifier plus aisément le décompte.

Le devoir final sera structuré en **paragraphes**, encadrés par une **introduction** et une **conclusion** obligatoires.

La notation de la copie tiendra grand compte du respect des consignes prescrites.

**NB** : A titre indicatif, une phrase comme la suivante comptera pour 27 mots :

« Aujourd'hui, 4 juillet, c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, 75% des nations de l'ONU se réunissent à New York. »

### **Documents joints :**

**Document 1** : Montaigne, « Du démentir », *Les Essais*, Livre II, Chap. XVIII, 1588, transcrit par G. Mathieu, collection « Nouveaux Classiques Illustrés », Hachette, 1976.

**Document 2** : Julien Gracq, *La Littérature à l'estomac*, Corti, 1961.

**Document 3** : Claude Sales, « L'intelligentsia : visite aux artisans de la culture », *Le Monde de l'Education*, février 1977.

**Document 4** : Claude Martin, « Comme des petits pains chauds. Essai d'économie industrielle du best-seller en français au Québec », in *Communication. Information Médias Théories*, 1985, pp. 106-127

**Document 5** : P. Lepape, *Le Monde*, 16 octobre 1987.

**Document 6** : Dessin de Cagnat, *Dossiers et Documents du Monde*, n° 014, octobre 1983.

## Document 1

### Je ne dresse pas ici une statue...

Je ne dresse pas ici une statue à installer au carrefour d'une ville, ou dans une église, ou sur une place publique...

Je destine ce livre à un coin de bibliothèque, et pour occuper un voisin, un parent, un ami qui aura plaisir à me fréquenter à nouveau, et à reprendre ses relations avec moi grâce à cette image. Les autres écrivains ont pris à cœur de perler d'eux parce qu'ils ont trouvé ce sujet digne et riche ; moi, tout au contraire, parce que je l'ai trouvé si stérile et si maigre que je ne puis encourir le risque de me voir reprocher mon ostentation.

Et même si personne ne me lit, ai-je perdu mon temps en m'entretenant, pendant tant d'heures d'oisiveté, de pensées si utiles et si désagréables ? Moulant sur moi ce visage que je présente, il m'a fallu souvent me redresser et me tenir bien pour tirer mes propres traits, que le modèle s'en est trouvé affermi et d'une certaine manière formé lui-même. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moi-même de couleurs plus nettes que n'étaient d'abord mes propres couleurs. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, ne s'occupant que de lui, membre de ma vie ; il n'a pas à s'occuper et à prendre soin d'une tierce personne, d'une personne étrangère, comme tous les autres livres.

Ai-je perdu mon temps en rendant compte de moi-même, si assidûment, avec tant de soin ? Car ceux qui s'analysent en pensée seulement et oralement, en passant, ne s'examinent pas aussi essentiellement, ni ne pénètrent en eux-mêmes, que celui qui en fait son étude, son ouvrage et son métier, qui s'engage à tenir registre de façon continue, de toute sa foi, de toute sa force.

Les plaisirs les plus délicieux, bien qu'ils soient appréciés intérieurement, évitent de laisser des traces d'eux-mêmes, et évitent les regards, non seulement de la foule, mais même d'une autre personne.

Combien de fois cette besogne m'a détourné de pensées ennuyeuses ! Et l'on doit mettre au nombre des pensées ennuyeuses toutes les pensées frivoles. La nature nous a fait don d'une grande capacité de nous entretenir en particulier, et nous y convie souvent pour nous apprendre que nous nous devons en partie au monde, mais, pour l'essentiel, à nous-mêmes. Si je veux contraindre mon imagination à donner même à ses rêveries un certain ordre et une organisation, et l'empêcher de se perdre et d'extravaguer au vent, il me suffit de donner une forme à tant de menues pensées qui se présentent à elle, et de les enregistrer. Je suis à l'écoute de mes rêveries parce que je dois les transcrire. Combien de fois, désolé de quelque fait que la politesse et le bon sens m'interdisaient de critiquer ouvertement, je m'en suis soulagé ici, non sans avoir le dessein d'en tirer instruction pour tous ! Et certes, ces verges poétiques :

*Zon dessus l'œil, zon sur le groin,*

*Zon sur le dos du sagouin !*

s'impriment encore mieux sur le papier que sur la chair vive. Et que dire du fait que je prête un peu plus attentivement l'oreille aux livres, depuis que je guette pour voir si j'en pourrai friponner quelque chose qui pourrait émailler ou étayer le mien ?

Montaigne, « Du démentir », *Les Essais*, Livre II, Chap. XVIII, 1588, transcrit par G. Mathieu, collection « Nouveaux Classiques Illustrés », Hachette, 1976.

## **Document 2**

### **Le grand écrivain**

De ce que l'écrivain dispose aujourd'hui de mille manières de se manifester qui portent souvent infiniment plus loin que ses livres, il se trouve que sa mise en place gagne infiniment en rapidité à emprunter d'autres voies que la lente pénétration, la lente digestion d'une œuvre écrite par un public que la faim ne dévore pas toujours. Mille impressions sensibles – dans notre civilisation amoureuse de graphiques, d'images parlantes – « inscrivent » aujourd'hui pour l'œil plus que pour l'intelligence et le goût un ordre de préséances obsédant qui n'est pas celui de la lecture, et qui va jusqu'à déclencher une espèce d'automatisme de répétition : grosseur des caractères dans les journaux, fréquence des photographies, manchettes des revues, "présidiums" de congrès d'écrivains, comme une salle de distribution des prix, "ventes" littéraires publiques, dont on diffuse les chiffres, apposition de noms au bas de manifestes, grandes orgues radiophoniques, séances de signatures où le talent de l'écrivain, de manière obscure, triomphe aux yeux dans l'étendue de sa performance, comme un champion d'échecs qui donne des simultanées. Le grand public, par un entraînement inconscient, exige de nos jours comme une preuve cette transmutation bizarre du qualitatif en quantitatif, qui fait que l'écrivain aujourd'hui se doit de représenter, comme on dit, une surface, avant même parfois d'avoir un talent.

Julien Gracq, *La Littérature à l'estomac*, Corti, 1961.

## **Document 3**

### **Produire pour les médias**

« Il y a encore quinze ans, explique un éditeur, la plupart des maisons faisaient une bonne partie de leur chiffre d'affaires avec le fonds<sup>1</sup> : des ouvrages souvent sérieux, denses, de référence. Ils se vendaient sur quatre ou cinq ans, parfois plus. Moyennant quelques aménagements, on pouvait publier sinon des thèses, tout au moins des recherches, des essais ayant un peu de poids. Aujourd'hui un livre qui ne décolle pas dans les trois semaines ou les trois mois est presque un livre mort. Aussi, nous ne pouvons plus nous permettre d'accepter un manuscrit seulement parce qu'il nous intéresse ou pour sa qualité propre. Évidemment, autrefois, nous pensions aussi à notre public, mais il me semble qu'il était plus stable moins volage. Maintenant, il faut produire et vite. Quand je reçois ou ce qui est le cas le plus fréquent, quand je sollicite un manuscrit, je juge, bien sûr, de sa qualité, mais, en même temps, j'évalue le public qu'il peut toucher et les moyens de le toucher, c'est-à-dire, les éventuels articles, les émissions de télévision ou de radio qui l'aideront à « partir ». Allez expliquer à un universitaire qui vient avec une lourde thèse (intéressante) de plus de mille pages qu'il faudrait la réduire à un livre de trois cent pages, faute de quoi elle n'est pas publiable. Certains s'y font, la mort dans l'âme. D'autres s'y refusent. Autrefois, nous étions plutôt du côté des journalistes, pressés par le temps, davantage soumis aux modes de l'opinion ? Je ne sais pas. Il faut reconnaître, malgré tout, que, grâce aux médias, des œuvres importantes ont connu une audience qu'elles n'auraient pas eue... »

Ainsi, l'historien, le philosophe, le linguiste... hésitent entre l'œuvre vendable et l'œuvre de fond – l'idéal étant celle qui a les deux qualités... L'éditeur balance entre le manuscrit brillant, qu'il espère « à succès » et le manuscrit qui le séduit, mais dont il n'est pas sûr. Le premier, toutefois, peut faire un « tour » et le second un « malheur » (étrange expression de la gloire...).

L'importance prise par les médias dans le système a des conséquences importantes : une œuvre ne s'accommode pas nécessairement des contraintes des moyens de communication de masse. Et surtout les médias ont modifié non seulement les relations entre les auteurs et les éditeurs (et vice versa), mais aussi le rapport de l'auteur à son travail même. Celui-ci peut éviter difficilement de penser, en écrivant, aux exigences qui lui seront, bon gré, mal gré, imposées.

Il ne faut pas, toutefois, trop s'exagérer l'ampleur de ces contraintes. D'une part, parce que celles-ci ont toujours plus ou moins existé – chaque époque a les moyens de diffusion qui correspondent à sa structure sociale. Ensuite, parce que toute œuvre naît d'un certain consensus entre son auteur et son public. Peu nombreux sont les auteurs qui préféreraient écrire pour eux seuls. « Même ceux qui méditent sur l'incommunicabilité rêvent de passer à la télévision... », remarque, acide, un attaché de presse rompu aux foudrues de « ses » auteurs.

Claude Sales, « L'intelligentsia : visite aux artisans de la culture », *Le Monde de l'Education*, février 1977.

---

1. Fonds : livres vendus par ces maisons qui ont le monopole de leur édition.

#### Document 4

Les best-sellers sont « en quelque sorte des chef-d'œuvre de la littérature populaire ». Le terme dénote le succès d'un livre (d'une vidéocassette ou d'un logiciel) mais il désigne aussi un genre littéraire : « amples sagas... sur fond d'histoire (ou) biographies de personnages célèbres. »

Comme il se doit, le mot vient des États-Unis. Dès 1885, on y publie une liste de romans *in the order of demand*, expression qui en 1897 devient *Best Selling Books*. Bientôt, on connaît les best-sellers de « non-fiction », les best-sellers des campus, ceux des enfants, etc. On en arrive aujourd'hui aux listes hebdomadaires du *New York Times* qui présentent une compilation systématique d'informations concernant des livres vendus dans 1400 librairies et plusieurs milliers de points de vente aux États-Unis.

On pourrait alors définir le best-seller comme un titre apparaissant sur ces listes. Des listes semblables sont confectionnées dans divers pays ; aucune n'a cependant atteint le degré de respectabilité de celles du *New York Times*. Celles que publient hebdomadairement *La Presse* et *Le Soleil* ont fait l'objet de nombreuses critiques : on a accusé les libraires d'y promouvoir, à l'occasion, des ouvrages qu'ils ont en surplus. Le faible nombre de libraires consultés et l'aspect artisanal de la compilation invitaient à considérer le tout avec un grain de sel. Malgré

cela, on peut estimer qu'au-delà de dix apparitions sur ces listes, la probabilité d'un réel succès de vente devient très forte.

Dans l'hypothèse des listes compilées systématiquement, certains succès de librairies passeront quand même inaperçus. D'abord, ceux qui ne font pas partie des genres recensés : la question la plus fréquemment posée à notre groupe de recherche concerne, avec raison, l'exclusion des livres de cuisine ou de *L'Almanach du peuple* de nos listes de best-sellers. Oui, ce sont des succès ! Sont aussi exclus des listes ces livres que R. Escarpit nomme les *steady-sellers*, ceux qui se vendent bien pendant longtemps. Escarpit donne une définition fort élégante du best-seller : un livre qui combine les qualités du *steady-seller* et du *fast-seller* (succès immédiat et violent suivi de... l'oubli total).

Le milieu du livre ne réfléchit cependant pas dans ces termes, faute de temps. Un best-seller est un livre qui connaît un succès majeur peu importe sa durée. Selon un diffuseur, responsable d'une forte proportion des best-sellers de nos listes, « ces livres-là ont une vie très courte ; ils se succèdent à un rythme fou. » Ce qui n'empêche pas qu'ils puissent par la suite poursuivre une honnête et longue carrière en librairie.

Mais le succès provoque l'imitation ou, pour parler économie, le capital se déplace vers les activités qui connaissent une rentabilité supérieure à la moyenne. Ce qui fait que le best-seller est devenu un genre ou une recette. [...]

Plusieurs questions peuvent se poser. Ce phénomène ne révèle-t-il pas enfin l'âme bassement mercantile des éditeurs ? Le public n'est-il pas manipulé par toutes ces techniques de mise en marché ? N'est-ce pas l'ombre de l'impérialisme culturel qui se profile derrière le phénomène ? Enfin et, pour certains, surtout, est-ce de la Littérature ?

Claude Martin, « Comme des petits pains chauds. Essai d'économie industrielle du best-seller en français au Québec », in *Communication. Information Médias Théories*, 1985, pp. 106-127

## **Document 5**

### **Les manœuvres de l'édition**

On peut certes se réjouir de voir l'édition française, jusqu'à présent très repliée sur l'Hexagone, se doter de structures et d'ambitions internationales et essayer de lutter à armes égales avec les plus grands groupes de communication allemands ou anglo-saxons. Il est même probable que, comme le souligne Yves Sabouret, vice-président du groupe Hachette, la concentration de l'édition est « un phénomène inéluctable. Le secteur de la communication a besoin de capitaux de plus en plus importants. La diversification des risques et l'évolution logique vers des stratégies multimédias impliquent des surfaces financières croissantes. » Il demeure que, appliqué à une industrie culturelle dont l'équilibre est de plus en plus fragile, ce phénomène risque de provoquer à terme la disparition, par asphyxie ou par crachat, de ce tissu de maisons indépendantes grâce auquel se sont développées non seulement notre littérature, mais aussi l'édition scientifique, technique et universitaire.

Est-ce faire preuve de passéisme que de s'en inquiéter ? Qu'importe, après tout, aux lecteurs et à la création culturelle qu'un livre soit édité par un puissant groupe multimédia international plutôt que par une antique entreprise familiale, si ce livre existe, si tous les livres peuvent exister ? Plus : un éditeur qui dispose de capitaux importants peut prendre le risque commercial de publier certains ouvrages, risque souvent interdit à des maisons dont l'équilibre est plus précaire. Si Christian Bourgois, dont les qualités d'éditeur sont reconnues de tous, dispose aujourd'hui de moyens à la hauteur de son talent, qui s'en plaindra ?

Cet optimisme industriel exige pourtant plus que des nuances. D'abord parce que la logique des finances ne sera jamais tout à fait celle qui inspire les éditeurs – même si ceux-là ont dû apprendre ces dernières années les rudiments de la gestion. Les éditeurs parlent de livres, d'auteurs, de libraires, de lecteurs. Les autres pensent marché, impact, force de vente, synergie<sup>1</sup>, taux de rotation. Entre ces deux manières de voir, il y a un fossé dans lequel bien des livres risquent de disparaître. Il suffisait de voir évoluer, à Francfort, quelques fringants jeunes gens à attaché-case, les entendre vanter les mérites de « produits » qu'ils n'avaient évidemment pas lus pour éprouver un frisson de crainte prospective : si certains livres se vendent mal, ces champions de la rationalité économique n'hésiteront pas à trancher dans le vif, quitte à faire fabriquer et à vendre comme des lessives des « produits » qui plaisent.

Fragilisées par une concurrence trop inégale, affaiblies par la crise, les P.M.E. de l'édition française sont également des proies rêvées pour les « raiders<sup>2</sup> » : on achète pour une bouchée de pain un éditeur en difficulté, on « dégraisse », c'est-à-dire qu'on élimine tout ce qui n'est pas immédiatement rentable, la création par exemple, et l'on revend à bon prix une entreprise qui, enfin, « fait du résultat », mais qui a également perdu son âme.

Enfin, et ce n'est pas le moins important pour les consommateurs que nous sommes, l'industrie du livre français repose sur un équilibre – précaire, tendu, souvent conflictuel mais néanmoins réel – entre les éditeurs et les libraires, condamnés à composer et à s'entendre. Que cet équilibre soit rompu par la disparition des éditeurs petits ou moyens, et la distribution du livre restera entre les seules mains des groupes éditо-financiers, qui pourront alors imposer leurs conditions sans résistance possible.

Entre l'optimisme des uns et les scénarios-catastrophes des autres, la réalité de demain prendra certainement des couleurs moins tranchées. Des regroupements s'opéreront probablement entre les éditeurs de taille moyenne ; d'autres parviendront à suivre en s'adaptant au nouveau paysage, ou en occupant un créneau non convoité. Il se peut aussi que, tout simplement, la qualité continue de payer, que des auteurs demeurent fidèles à leur maison, pour la seule raison qu'ils s'y sentent bien, que la création soit assez puissante pour qu'il y ait place pour tout le monde. On peut rêver...

P. Lepape, *Le Monde*, 16 octobre 1987.

---

1. *Synergie* : renforcement de l'action de deux éléments par leur association.

2. *Raider (ou prédateur)* : aventurier de la bourse. Après avoir étudié « sa proie » (une société sous cotée) il achète en secret un paquet d'actions puis lance à grand fracas une O.P.A. (opération publique d'achat) afin de revendre dans de meilleures conditions ou d'en prendre le contrôle.

## Document 6

### Comment écrire un best-seller ?



Dessin de Cagnat, *Dossiers et Documents du Monde*, n° 104,  
octobre 1983.